

Philosophiques

philosophiques

Avec les yeux d'un étranger : *Les lettres d'un persan* de George Lyttelton

Jean-Paul Forster

Volume 23, numéro 1, printemps 1996

Critères esthétiques et métamorphoses du beau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027375ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027375ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Forster, J.-P. (1996). Avec les yeux d'un étranger : *Les lettres d'un persan* de George Lyttelton. *Philosophiques*, 23(1), 139–149.
<https://doi.org/10.7202/027375ar>

Tous droits réservés © Société de philosophie du Québec, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

INTERVENTIONS

AVEC LES YEUX D'UN ÉTRANGER : LES LETTRES D'UN PERSAN DE GEORGE LYTTTELTON

PAR

JEAN-PAUL FORSTER

Les genres littéraires naissent, évoluent, et parfois meurent avec les courants de la pensée qui les ont inspirés. Tel fut le destin des lettres persanes, javanaises, chinoises. Ces correspondances fictives, que l'on se contente le plus souvent de lire comme des satires, sont caractéristiques du XVIII^e siècle à plus d'un titre. D'une part, l'histoire de leur brève floraison s'inscrit tout entière dans ce siècle : le genre jouit d'une faveur internationale entre 1700 et 1760. D'autre part, elles effectuent en quelque sorte une synthèse des genres particulièrement prisés des écrivains de l'époque. Ne tiennent-elles pas à la fois du récit de voyage authentique ou fictif, de la correspondance savante, du conte oriental, quelquefois de la narration historique, ou, pour ce qui est des lettres considérées individuellement, de l'essai tel que le concevait le *Tatler* ou le *Spectator* ? Enfin, le genre offrait un cadre idéal à ceux des philosophes qui désiraient décrire, d'une manière globale, le phénomène de ce que l'on appelle aujourd'hui la « culture » et qu'ils désignaient du nom de « civilisation », par opposition à « barbarie »¹.

Dans ce qui suit, je m'intéresserai à trois aspects formels de ces correspondances fictives d'un voyageur étranger : leur utilisation particulière du regard extérieur étranger, une perception nouvelle de l'interdépendance des phénomènes sociaux, politiques, économiques, artistiques et religieux, qui va de pair — troisième point — avec une volonté délibérée de la part de l'auteur d'envisager une civilisation dans sa globalité sinon dans sa diversité.

Pour illustrer mon propos, j'utiliserai une œuvre peu connue, parue en 1735, les *Lettres d'un Persan* (*The Persian Letters*) de

1. Jusqu'au XIX^e siècle, en Angleterre, la métaphore qui veut que l'on puisse cultiver non seulement la terre mais aussi des qualités plus abstraites n'avait été utilisée qu'en se référant à l'esprit de l'individu et aux connaissances qu'il acquiert. Même si Samuel Johnson, dans son dictionnaire, préfère « civility » à « civilisation », il semble avoir été peu suivi. Son biographe Boswell, pour sa part, « *thought civilisation, from to civilise, better in the sense opposed to barbarity...* » Boswell, Johnson, xxv.

George, Lord Lyttelton (1709-1773), qui présente ces traits sous une forme dépouillée : une suite de lettres du même voyageur à un ami en Perse. Moins élaborée que son illustre modèle quant à la structure et au développement de la fiction de correspondance savante, l'œuvre se réclame d'ailleurs ouvertement de Montesquieu et se veut un complément à ses *Lettres persanes* : un livre sur l'Angleterre, « cette île fameuse dans laquelle Usbec n'a jamais voyagé et dont il ne nous a donné que des notions très imparfaites². »

Lettres d'un Persan est donc un livre écrit par un Anglais pour les Anglais, un livre sur eux-mêmes, leurs mœurs, leurs institutions et ce qu'ils en font, leurs relations avec l'étranger et les étrangers. Mais ce livre a aussi été traduit en français, parce qu'il intéressait les français et tous ceux qui, sur le continent, lisaient le français. On s'y intéressait aux Anglais comme, en lisant Montesquieu, on redécouvrait la France et les français. À ce titre, l'existence d'une traduction est aussi importante que celle du texte original. Texte et traduction soulignent le fait que le Siècle des Lumières avait développé une conscience aigüe des identités culturelles. Tout récemment, Edward Said constatait que « le développement et le maintien de toute culture requiert l'existence d'un *alter ego* rival mais différent », et que « la construction d'une identité culturelle implique des "autres" qui soient tout l'opposé de "soi"³ ». Deux siècles et demi plus tôt, les correspondances fictives d'un voyageur étranger exprimaient déjà cette idée.

Avec le genre, et l'œuvre de Lyttelton en particulier, nous sommes au cœur d'une véritable dialectique des cultures, qui a fasciné le XVIII^e siècle. La forme permettait de vivre cette dialectique au présent de la lecture. La correspondance d'un étranger fictif surprenait le lecteur contemporain en inversant le rapport en « nous », les européens, et « eux » les étrangers. Elle déplaçait le centre du monde, de sorte que là-bas devenait le point de référence géographique, tandis que ici, l'Europe, apparaissait comme une terre lointaine. Dans *Lettres d'un Persan*, Ispahan est le centre du monde, et l'Angleterre se situe, pour le voyageur, à la périphérie de l'univers connu. La préface du livre parle d'une île où tout y est non seulement « étranger » mais encore « inhabituel »⁴. Pour auteur et lecteur, voir l'Angleterre avec des yeux persans représentait un saut de l'imagination considérable — et partiellement un saut dans l'imaginaire, étant donné les connaissances géographiques incertaines de l'époque.

-
2. George, Lord Lyttelton, *The Persian Letters (being Letters of a Persian in England to His Friend at Ispahan, originally published in London in 1735)*, ed. Roderick Boyd Porter, Cleveland, Ohio, The Rowfant Club, 1988, Lettre I, p. 1. C'est à la pagination de cette édition que je me réfère dans ce qui suit, même lorsque le texte cité est celui de la traduction française, *Lettres d'un Persan en Angleterre à son ami à Ispahan* (Londres, 1770), comme ici. Il est à relever que cette traduction comporte des variantes importantes par rapport au texte anglais de 1735.
 3. Edward Said écrit dans le *Times Literary Supplement* (3 février 1995, p. 3) : « *the development and maintenance of every culture require the existence of another different and competing alter ego* », « *The construction of an identity [...] involves opposites and "others"* », « *Each age recreates its "others"* ».
 4. « *To the Bookseller* », la préface, dit « *foreign* » et « *out of the way* » (p. xxvii). Le texte n'est pas repris dans la traduction.

Les milliers de kilomètres qui séparent l'empire perse de l'Angleterre remplissent une double fonction : narrative et métaphoriques. Sur le plan narratif de l'échange de lettres, la distance marque l'éloignement des correspondants et souligne la lenteur des communications. Elle est géographique et psychologique. Les correspondances d'un étranger font toujours mention de terres inhospitalières et des mers qu'ils ont traversées. Lyttelton ajoute quelques allusions à la solitude de son Persan, qui souffre par moments du mal du pays. L'une de ses lettres est signée :

thy faithful Selim, who is not become so much an Englishman as to forget his native Persia ; but perpetually sighs for his friends and country, amidst all that engages his attention in a foreign land⁵.

C'est toutefois la dimension métaphorique de l'éloignement qui est la plus importante. La distance devient l'indice des différences entre les deux cultures perse et anglaise, voire de leur opposition. Il y a d'une part le monde de l'islam et du despotisme certes éclairé du Sophi et d'autre part celui du christianisme et d'un régime anglais garant de la liberté de l'individu.

L'éloignement et le décentrage géographique sont synonymes de dépaysement. Partout éclate la surprise du visiteur. Les mots « curiosité », « extraordinaire », « bizarre », « singulier », et les exclamations abondent. Le contraste des cultures est parfois si violent qu'il prend des couleurs cauchemardesque (« *troublesome dreams* ») pour Sélim⁶. Il n'est toutefois pas seul à s'étonner de ce qu'il découvre. Son apparence et ses réactions déroutent à l'occasion ceux qu'il fréquente, et comme ces derniers partagent la culture et la façon de penser des lecteurs, ceux-ci sont invités à leur tour à s'étonner de surprendre Sélim, donc à s'étonner d'eux-mêmes. Le genre érige la surprise en jeu d'esprit. Le paradoxe est atteint lorsque Sélim entend dans un café un Anglais parler avec passion de la Perse, qu'il ne connaît pas, et prendre fait et cause pour elle contre les Turcs.

Cette utilisation du regard étranger est une convention centrale et bien connue du genre, et Lyttelton s'y conforme scrupuleusement. Il en tire l'essentiel de ses effets satiriques. L'éloignement géographique des mondes perse et anglais et le contraste des cultures qu'il souligne nous valent des pages pleines de sel sur les mœurs anglaises, comme celles qui ont trait aux relations entre les sexes :

The marriage contract being here perpetual, though the causes of it are of short duration, the most sensible men are desirous of having some assistance to support the burthensome perpetuity. . . [the husband] gladly accepts terms of domestick peace through the mediation of a lover⁷.

Et Sélim de conclure que la méthode persane consistant à avoir « plusieurs femmes sous la garde d'un seul eunuque » lui paraît bien plus raisonnable que l'européenne qui confie « une épouse à

5. Lettre lxiii, p. 90.

6. Lettre xxv, p. 29.

7. Lettre ix, p. 13.

plusieurs amants⁸ ». Évoquant la tolérance religieuse, il ne peut s'empêcher, en fidèle disciple de Mahomet, de relever qu'elle conduit à l'indifférence. Il écrit à son ami :

*The better sort of people are no more offended at the difference of my faith from theirs, than at the difference of my dress. The mob, indeed, seem surprized at me for both, and cannot comprehend how it is possible to make such mistakes ; but they rather condemn than hate me for them...*⁹

L'analyse de la perspective narrative ne saurait cependant s'arrêter là. La distance du regard n'est pas uniquement source d'ironie : elle est fondée sur une perception sérieuse et complexe des relations interculturelles. Par delà la satire, on discerne une nette prise de conscience des barrières d'ignorance et d'incompréhension qui séparent les gens de cultures différentes. Le regard étranger n'est pas aussi naïf qu'on le représente souvent dans cette sorte d'œuvres. Il faut tout d'abord relever que, d'un point de vue typologique, les fictions de correspondance d'un voyageur étranger ne relèvent pas du récit de voyage de découverte, comme *Les Voyages de Gulliver*, mais qu'elles appartiennent à la catégorie des récit d'exploration : un voyageur vient vérifier sur place ce dont il a entendu parler. Connaître et comprendre : voilà son but. De plus, à sa façon, le Persan de Lyttelton est hautement civilisé, comme ceux de Montesquieu ou le chinois de *The Citizen of the World* de Oliver Goldsmith. Son Sélim est cultivé, curieux de nature, critique et passionné d'histoire. Soucieux de rapporter les propos de ses informateurs, il n'est pas sans rappeler ces voyageurs de l'époque que la *Royal Society* encourageait à lui transmettre leurs observations générales sur les êtres, les coutumes et les institutions des pays qu'ils découvraient¹⁰. Il en résulte que le regard que Sélim porte sur l'Angleterre est positiviste et anthropologique avant d'être ironique. Mais il n'est uniquement positiviste. En lisant ses lettres, on saisit très vite que Sélim a aussi conscience que l'objectivité ne saurait être le résultat d'un simple détachement lorsqu'il est question d'étudier des êtres humains. Pour bien comprendre l'autre, le porte-parole de l'auteur part de sa différence, de la conscience de ce qu'il est, de même que de son attirance pour ce qui est le plus opposé à son mode de vie et à sa façon de penser. Cette double conscience est la garantie qu'il apporte au sérieux de son récit. On en oublierait par instants qu'il est un personnage de fiction et une caricature de Persan, tant il paraît vivre sa différence avec une profonde conscience de son attachement à l'Islam, à la polygamie et à la monarchie perse. Ainsi, habitué à d'autres spectacles, à une autre musique et à des représentations de la femme différentes, il avoue que l'opéra, loin de l'« enflammer », « le

8. *Ibid.* « I thanked my friend for explaining to me so extraordinary a piece of domestick economy ; but could no help telling him, that, in my mind, our Persian method was more reasonable, of having several wives under the care of one eunuch, rather than one wife under the care of several lovers. »

9. Lettre xxx, p. 33. À l'époque où il compose *The Persian Letters*, Lyttelton se veut déiste. Avec Sélim, il propose l'image d'une foi simple et forte en Allah, qui contraste avec le peu de religion qui règne en Angleterre. Une décennie plus tard, il se tourne vers l'anglicanisme et publie notamment *Observations on the Conversion and Apostleship of St. Paul* (1747).

10. Ce trait est plus marqué que chez Montesquieu.

jette dans une espèce d'assoupissement¹¹ »). Dans cette fiction de correspondance savante, distance et détachement sont donc fondés sur une évaluation permanente de ce qui distingue le narrateur des Anglais qu'il rencontre. Quant à son attirance pour ce qui est le plus opposé à sa culture, relevons enfin que Sélim est fasciné par la liberté et la tolérance tant vantées dont jouissent les Anglais et que les autres nations leur envient. Ce sont elles qui, en premier lieu l'ont attiré en Angleterre. Sur ce point de la perspective narrative, la forme des *Lettres d'un Persan* va plus loin que les récits de voyages dans le raffinement de l'utilisation du regard étranger, puisque ce regard ne se contente pas d'être satirique mais que, à l'instar de l'approche anthropologique actuelle, il se veut à la fois extérieur et intérieur, détaché et concerné¹².

Il y a le regard qui perçoit, et il y a ce qui est perçu par lui. Passer de l'un à l'autre, c'est bien sûr passer de l'analyse de la perspective narrative à celle de la forme épistolaire. Celle-ci n'impose pas d'ordonnance systématique à la matière. Les lettres que Sélim expédie chaque quartier de lune à Ispahan sont en premier lieu le récit de sa découverte. La série commence avec des comptes rendus de spectacles et de divertissements auxquels se livrent Anglais et Anglaises. L'inspiration lui vient au gré, mais aussi au hasard, des rencontres. Cet apparent désordre permet à Lyttelton de porter l'accent sur les faits et surtout sur les interactions des phénomènes sociaux, politiques, économiques et religieux. C'est là un second trait où l'originalité de la forme telle que la conçoit Lyttelton s'affirme clairement¹³. En fait, la collection de lettres d'un voyageurs autorise ce qu'aucun des genres littéraires rivaux de l'époque ne parvient à réaliser. Dans son désordre apparent, elle favorise les rapprochements et les parallèles, et ceux-ci ressortent d'autant mieux que la juxtaposition des divers aspects de la vie anglaise paraît plus fortuite. Une telle procédure souligne l'élément thématique de l'œuvre et l'importance des idées, donc son caractère philosophique plutôt que fictif.

Le réseau des rapprochements qui se tisse au gré de la correspondance de Sélim confère à son image de la société anglaise une vie et une force que, sans eux, elle n'aurait pas, vu la minceur du développement de la fiction. Par le jeu des juxtapositions, divers groupes sociaux, des aspects de la vie privée ou religieuse, des activités sociales, politiques, économiques, des règles de conduite ou de fonctionnement sont présentés comme autant de paramètres dans un réseau de relations qui s'impose peu à peu comme le tableau

11. Lettre ii, p. 2-3. « *your music is very far from inflaming me to a spirit of faction ; it is much more likely to lay me asleep.* »

12. L'approche est si moderne qu'il faudra attendre notre siècle, et les efforts conjugués de l'anthropologie et de la linguistique, pour la systématiser. Voir F. Jacques, *Différence et subjectivité : Anthologie d'un point de vue relationnel*, Paris, Aubier, 1982 et *Le sujet et son énonciation*, Cahier du Département des Langues et Sciences du Langage n° 4, Lausanne, Université de Lausanne, 1987, en particulier « Le sujet, qu'est-ce que c'est ? » de Marie-Jeanne Borel, p. 163-175.

13. On remarquera ici que la tournure d'esprit de Sélim est plus proche de celle du Rica de Montesquieu que de Usbek et Rhedi. Il affectionne moins l'abstraction et moins la généralisation que ces derniers, sans être moins philosophe.

d'une société et de sa culture. Tous ces paramètres ne sont pas d'égale importance. Certains — les arts, la philosophie, l'éloquence, ou les relations entre ecclésiastiques — ont un rôle délimité, d'autres, comme la liberté d'opinion ou les relations entre les sexes, touchent à la plupart des activités de la société. Mais il n'en est aucun qui n'ait d'incidence sur d'autres, donc aussi, indirectement, sur l'ensemble. Pour illustrer ce point, j'ai choisi l'un des paramètres importants, l'argent, dont l'influence est perceptible à tous les niveaux de la société et dans tous les domaines.

Dans le domaine de l'économie, Sélim est plutôt admiratif. Il signale que la richesse des sujets fait simultanément celle du prince¹⁴. Il constate que la circulation de l'argent a fait de Londres « le magasin du monde », même si elle a malheureusement aussi favorisé le développement de fraudes, fraudes « dont les Membres des compagnies sont tour à tour les auteurs et les victimes, [et qui] sont les poisons lents qui les ruineront insensiblement¹⁵. » Sur ce point précis, l'argent conduit à des abus et touche à l'exercice de la liberté. Sur le plan politique, Sélim apprend d'un ami anglais que l'argent sert à exercer un contrôle sur le roi et son gouvernement. La manière dont il rapporte les paroles de son informateur montre qu'il est impressionné et admiratif :

A gentleman who came with me made me observe, that when the commons sent up the subsidies granted to the king, he thanked them for them, as an acknowledgement that he had no power to raise them without their consent. Anciently, added he, supplies of money and redress of grievances went together ; but such is the present happiness of our condition, that we have more money than ever to bestow, and no grievances at all to be redressed¹⁶.

Malgré ce contrôle, cependant, il n'est pas toujours fait bon usage de cet argent mis à la disposition du gouvernement. Celui-ci néglige de fortifier l'île, ne récompense pas les généraux parce qu'il a peur de leur pouvoir¹⁷ et, quand il pense n'en avoir plus besoin, il réduit à la mendicité les vieux soldats qui ont servi fidèlement leur pays¹⁸. En revanche, ce même gouvernement dépense des sommes exorbitantes pour des cuisiniers français, convaincu que les victoires diplomatiques dépendent de leur cuisine¹⁹. L'argent joue encore un rôle peu reluisant lors des élections, où les voix s'achètent sinon avec des espèces sonnantes et trébuchantes du moins avec la boisson qu'il procure et qui sert à « pervertir et abuser » ceux qui doivent choisir un député²⁰. Il n'est pas jusqu'à la justice qui ne succombe au pouvoir corrompeur de l'argent. Elle inspire un jour à Sélim ce commentaire désabusé :

14. Lettre xxxiv, p. 53.

15. Lettre vii, p. 11. « the frauds and villainies in all the trading companies are so many inward poisons, which, if not speedily expelled will destroy [commerce] entirely in a little time. » Cette lettre vii est une excellente illustration de l'attitude prudente et de l'objectivité du Persan anthropologue.

16. Lettre xxxviii, p. 57.

17. Lettre xlix de la traduction. Ne se trouve pas dans l'édition originale.

18. Lettre xxiv, p. 28-29.

19. Lettre lxxiii, p. 102.

20. Lettre lii, p. 74. « the whole business of the candidates was, to pervert and confound the understandings of those that chuse them, by all imaginable ways ».

*Thou wouldst know if property be safely guarded as is generally believed. It is certain, that the whole power of a king of England cannot force an acre of land from the weakest of his subjects ; but a knavish attorney will take away his whole estate by those very laws which were designed for its security*²¹.

Et notre Persan de conclure : « En Angleterre le Juge ne prend rien pour son jugement, [...] le Procureur, l'Avocat, chaque Officier de justice mettent à contribution le pauvre Client et viennent à bout de la ruiner²². »

Quant à la vie privée, Lyttelton insiste sur le fait que l'argent donne à certains une indépendance bienvenue. Grâce à lui, des auteurs commencent à vivre de leur plume plutôt que de la flatterie de puissants protecteurs²³. En revanche, la loi est dure pour ceux qui sont ruinés, comme le montrent deux pages sombres sur la prison pour dettes que n'aurait pas renié Dickens²⁴. L'argent est devenu objet de divertissement, au même titre que l'opéra, la comédie ou les aventures galantes : certains jouent à perdre leur fortune²⁵. Présent en abondance, l'argent permet aussi de se livrer à des extravagances et favorise l'excentricité chez ceux qui veulent être à la mode ou paraître plus cultivés qu'ils ne sont, tel ce marchand qui s'est fait construire une maison dans le goût du temps mais d'un total inconfort. L'exemple met en évidence la relation entre les goûts, les arts et l'argent, voire entre argent et liberté d'action.

I went yesterday with one of my acquaintance to see a friend of his, who has a house about twenty miles from London [...] When we came in, though it was in the midst of winter, we were carried into a room without a fire-place ; and which looked, if possible, still colder than it felt. I suppose, said I, this stone vault that we are in, is designed to be the burying-place of the family : but I should be glad to see the rooms in which they live ; for the chillness of these walls is insupportable to a Persian constitution.

*I see, said my companion, that you have no taste, or else you could not be cold in a saloon so beautiful as this*²⁶.

L'argent encourage encore les excès de la table, et cela non seulement en diplomatie²⁷. Pire, il pénètre jusque dans la sphère de la vie intime, où il a perverti les rapports entre les sexes. Le mariage n'est parfois pour une jeune femme sans ressources qu'un simple moyen d'obtenir un douaire. Sélim demande un jour la main d'une jeune Anglaise. Celle-ci refuse tout net de l'épouser, non pas parce qu'il a d'autres épouses en Perse — ce que l'on pourrait à la rigueur comprendre — mais parce qu'il refuse de lui octroyer ce douaire par

21. Lettre vii, p. 11.

22. Lettre xxvi, p. 30. « *in England the judge indeed takes nothing [no money] ; but the attorney, the advocate, every officer and retainer on the court, raise treble that sum upon the client.* »

23. Lettre xxviii, p. 32. Lyttelton pensait à Alexander Pope, auquel il venait de dédier deux poèmes : « *Epistle to Mr Pope from a young gentleman at Rome* » (1730) et la première élogue de « *The Progress of Love* » (1732).

24. Lettre iv, p. 4-5.

25. Lettre v, p. 6.

26. Lettre xxxii, p. 49-50.

27. Lettre lxxiii, p. 102-103.

contrat avant le mariage²⁸. Enfin, le paramètre argent affecte jusqu'au caractère des gens. Certains sont prêts à lui sacrifier leur vie. Chez d'autres, il encourage le vice ou les extravagances de toutes espèces. À cause de lui, on cherche, perversion suprême, à métamorphoser les jeunes filles en déesses, en les dépouillant autant que possible « de la nature humaine, soit dans les gestes, dans le regard, dans le discours, dans la parure », et cela dans le seul espoir qu'elle sauront mieux se vendre en mariage²⁹.

D'une façon générale, *Lettres d'un Persan* montre comment la circulation de l'argent a façonné une nouvelle société, dans laquelle il est devenu valeur de référence et valeur refuge. Femmes sans ressources personnelles, hommes ruinés, vieux soldats abandonnés à la misère par le gouvernement : Lyttelton revient à maintes reprises sur les problèmes de rentes et de pensions. La manière dont il les évoque et dont, plus généralement, il décrit l'action insidieuse de l'argent dans tous les secteurs de la vie nous rappelle que c'est une même démarche transversale, portant sur des phénomènes synchrones, qui a permis au XVIII^e siècle de développer la science des statistiques et de l'appliquer à la prévoyance sociale. Ses *Lettres* illustrent ainsi un trait essentiel de la pensée des Lumières : sa recherche de concordances entre des domaines à première vue fort éloignés les uns des autres et son besoin de les relier entre eux³⁰. Son livre non seulement illustre cette approche des faits de civilisation mais il en dénonce aussi les dérapages. L'auteur dresse le portrait d'une femme qui tente, avec quelques amis, de développer une religion synthétique meilleure que le Christianisme et à laquelle elle désire ajouter quelques éléments de l'Islam, comme pour faire bonne mesure³¹.

Le choix d'un paramètre tel que l'argent, que nous avons pu suivre dans ses rapports multiples avec d'autres paramètres va me permettre de passer plus rapidement sur le troisième trait des *Lettres d'un Persan* que je désire aborder : l'intention du genre et de l'auteur de brosser un tableau aussi global que possible d'une société.

La démarche transversale qui permet d'embrasser des aspects divers de la vie comme autant de paramètres formant un tout et la distance du regard étranger favorisent toutes deux une vision panoramique de la société. C'est une troisième composante

28. Lettre xxii. La traduction française comporte une lettre qui ne se trouve pas dans l'édition anglaise originale mais qui offre l'illustration la plus frappante du rôle de l'argent dans le mariage. Au début de son séjour, Sélim assiste avec stupéfaction à un curieux double mariage : celui d'une vieille femme fortunée avec un jeune homme désargenté, et celui d'un riche barbon avec une jolie jeune femme. « S'il n'en tenait qu'à moi, nous dit-il, il procéderait différemment, à la manière persane et selon les vœux de la nature : je donnerais les deux femmes à ce jeune homme qui n'est pas riche ; et je lui donnerais encore le vieillard pour lui servir d'Eunuque. » Et notre Persan de conclure : « Nous ne pouvons assez nous féliciter d'être nés dans un pays où la raison, de concert avec la nature, laisse au plaisir le soin de former les nœuds du mariage, d'en fixer la durée, et ne souffre pas qu'ils soient souillés par un vil intérêt ou par une odieuse politique. » Lettre iii, p. 12-13.

29. Lettre xlvii, p. 68. « they are made to throw off human nature, as much as possible, in their looks, gestures, words, actions dress, etc. »

30. Philippe Chuard, *Une étude actuarielle de Jean Philippe de Cheseau (1718-1751)*, Cahier 24 (1987) de l'Institut de Sciences actuarielles de l'Université de Lausanne.

31. Lettre lxvii, p. 95.

structurelle qui confère au champ de cette vision l'ampleur caractéristique du genre. Sélim, le voyageur, vient en Angleterre dans un but précis : savoir comment les habitants de l'île vivent cette liberté et cette tolérance que les autres nations leur envient. Aucune de leurs manifestations ne lui échappe, qu'il s'agisse du domaine du gouvernement, de la finance, de la religion, des arts, de l'éducation, ou de n'importe quelle activité sociale. Il poursuit son dessein aussi systématiquement que les circonstances le lui permettent. On s'aperçoit alors que le désordre des lettres est plus apparent que réel. Sélim considère d'abord le rôle que jouent liberté et tolérance dans les spectacles auxquels on le convie, et dans la vie de l'individu et les mœurs (lettres ii-vi et vii-ix), puis dans les relations sociales et dans le rapport des individus aux institutions (lettres xxii-xxxvii), et enfin dans le fonctionnement des institutions tant politiques qu'économiques et religieuses (lettres xxxviii-lvi). Les dernières lettres (lxvii-lxxv) concluent en signalant quelques cas patents de contradictions du système et d'excentricités imputables à cette liberté et à cette tolérance. Même l'histoire des institutions qui garantissent la liberté dont jouissent les Anglais n'est pas oubliée (lettres lviii-lxvi). Son évocation est confrontée au récit du déclin des institutions troglodytes, dont Montesquieu avait célébré l'apogée (lettres x-xxi).

La vision civilisationniste de Lyttelton a bien sûr ses limites, qui sont celle du siècle et communes aux œuvres relevant du même genre littéraire. Sélim partage la myopie de son créateur. Non seulement il vient d'un pays dont le niveau de civilisation est comparable à celui de l'Europe qu'il visite, mais, issu d'une classe aisée, ce voyageur philosophe n'entre en contact qu'avec les classes privilégiées de l'Angleterre. Il ne s'intéresse vraiment qu'à ses égaux, qui le reçoivent et dont il partage les préjugés sociaux. Mais, si myopie il y a, celle-ci n'enlève rien à la nouveauté du regard, qui est celui qu'un autre peut porter sur soi-même.

Par leur souci d'objectivité — et pas seulement leur intention satirique —, par leur prise en compte des contrastes et chocs culturels, par leur approche transversale et globale des phénomènes sociaux synchrones, ces collections de lettres d'un voyageur étranger fictif à ses correspondants restés au pays occupent une place modeste mais centrale dans la création littéraire du XVIII^e siècle tant par son but, qui est de décrire une société et ses membres avec leurs qualités et leurs travers, que par sa forme. C'est aussi un genre de fiction ambitieux dans lequel la pensée civilisationniste du siècle se mouvait à l'aise. On y retrouve la préférence des Lumières pour deux modes d'expression voisins dans leur volonté de détachement critique, la satire, et la discussion d'idées fondée sur ce que Foucault appelle l'étalement du réel³² : le côté anthropologique qui permet d'appréhender les faits dans leur relation synchrone.

Plus intéressant encore : les fictions de correspondances de voyageurs étrangers sont une expression remarquable de ce que Michel Delon a appelé le goût des Lumières pour le dialogue³³. *Lettres d'un Persan* est un récit de voyage sous forme d'invitation au

32. *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 280.

33. « Les Lumières aujourd'hui : de l'universel au particulier », conférence donnée au IX^e Congrès International des Lumières (1995).

dialogue entre deux cultures, de même qu'un dialogue direct entre deux systèmes politiques, deux idéologies. En effet, derrière le Persan se profile l'auteur réel, le lord anglais qui analyse les pratiques sociales, politiques et religieuses de son pays. L'analyse prend l'allure d'une comparaison entre la constitution parlementaire de l'Angleterre, telle qu'elle s'était développée sous Robert Walpole, et l'absolutisme d'un monarque éclairé qui trouvait encore des partisans dans l'élite politique du pays. Avec Sélim et ses interlocuteurs anglais ou correspondants persans, la comparaison tourne au dialogue sur les avantages et les dangers de l'un et l'autre systèmes politiques. Allons plus loin encore : ce dialogue, qui reste ouvert³⁴, se déroule selon un schéma précis, mis en évidence par une communication de Josiane Boulad-Ayoub³⁵ : l'idéologie dominante et sa mise en pratique dans la société anglaise sont critiquées à partir des critères de l'idéologie opposée, qui révèle à son tour ses limites au cours de la comparaison. Quant au personnage de Sélim, il vit cette confrontation de façon existentielle selon le même schéma, mais appliqué à sa situation persane : attrait pour l'idéologie dominante du pays visité — résistance à ce qu'il découvre de sa mise en pratique en fonction d'un vécu différent — résistance à cette résistance, qui conduit à son adhésion avec réserves à l'idéologie anglaise. Dans sa forme, *Lettres d'un Persan* est à tout point de vue représentatif de son époque, comme l'est l'importance donnée au thème central de la liberté et de la tolérance. Relevons à ce propos que Lyttelton ne va pas jusqu'à faire dire à son personnage, comme Mandeville, que les vices sont tout bénéfice pour l'État, mais qu'il concède que le désordre, qu'il n'aime guère, rime autant avec abus qu'avec avantages : « nos privilèges, dit-il, ont été le prix de murmures, et ce sont nos discordes continuelles qui les conservent³⁶. »

Avec son utilisation du regard extérieur et son souci des nuances, cette forme d'expression chez Lyttelton devrait aussi attirer notre attention sur un aspect négligé de la sensibilité des Lumières. On a beaucoup insisté ces dernières années sur le relativisme culturel dont de telles œuvres se sont faites l'expression. En mettant sur pied d'égalité un regard asiatique sur l'Europe et le regard de l'Europe sur le reste du monde, les correspondances d'un étranger fictif suggèrent qu'il existait alors une sorte d'équilibre fragile entre des cultures rivales mais considérées comme égales quant à leur valeur. Il en résultait, en Europe, un esprit d'ouverture qui allait se perdre dans un eurocentrisme conquérant et arrogant qui ravalerait peu à peu ces civilisations à des manifestations d'exotisme, puis à cet orientalisme dont parle Said.

J'insisterai enfin sur le fait que, en considérant les aspects d'une société comme des paramètres qui influent les uns sur les autres,

34. Dans la conférence précitée, Michel Delon parle de la « conscience éclatée » des Lumières et du refus de tout dogmatisme qui s'exprime dans leur passion du dialogue.

35. « Le discours idéologique commun et la culture au XVIII^e siècle », IX^e Congrès International des Lumières (1995). L'auteur parle de schème d'exploitation-assimilation commun à un groupe ou à une société. L'œuvre de Lyttelton en offre une merveilleuse exploitation romanesque.

36. Lettre liv, p. 76. « *there is hardly a privilege belonging to us, which has not been gained by popular discontent, and preserved by frequent opposition.* »

Lyttelton en venait implicitement à nier toute fatalité humaine. La notion elle-même de paramètre dans un ensemble variable suggérait déjà l'idée qu'en modifiant une variable on en modifiait automatiquement d'autres, de sorte que l'on pouvait ainsi changer la vie d'une société. Ainsi l'appel à la raison et aux leçons de l'histoire pouvait-il s'avérer d'une utilité toute pratique. Telle est en gros la position de Lyttelton. D'autres philosophes iront plus loin et formuleront des propositions visant à changer l'homme et la société ou, tout au moins, émettront l'idée qu'il est possible d'expérimenter en la matière³⁷. *Lettres d'un Persan* s'inscrit dans cette mouvance philosophique, près de ses origines. Le livre de Lyttelton illustre ainsi merveilleusement comment une forme, un genre, s'invente ou se renouvelle au contact de nouveaux schémas de la pensée, de nouvelles façons de penser le monde. C'est cette démarche anthropologique et, j'ajouterai maintenant, sociologique, qui lui confère un intérêt au-delà de son charme comme œuvre littéraire mineure de l'époque néo-classique.

Université de Lausanne

37. On trouve dans *Imirce, ou la fille de la nature* d'Henri Joseph Du Laurens (Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, [1765] 1993) un exemple extrême de cette notion d'expérimentation.